

Mais arrêtons ici ces considérations et entrons dans le vif de notre récit.

La bataille des frontières ouvrit, si tant est qu'il en fut besoin, les yeux du général Pétain. Il prononça alors cette sentence passée depuis en oracle : " L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe ".

Ses premiers coups sont des coups de maître. Le 15 août 1914, la 3e brigade avait été chassée de Dinant en Belgique, par l'ennemi, la 4e brigade, celle de Pétain, reprend la ville en deux heures. Le 30, après l'affaire de St-Richaumont, Pétain est chargé de couvrir la retraite du 1er corps ; il ne se contente pas de contenir l'ennemi, il le bouscule et le fait reculer de plusieurs kilomètres.

Dès lors, les regards du Haut commandant sont fixés sur Pétain. On lui confie la réorganisation de la 6e division, 3e corps, que les récents revers avaient démoralisée. C'était une tâche digne de lui. On raconte qu'il fit défiler en sa présence sur un pont de la Marne tous ses hommes, quatre par quatre, les tenant sous l'épouvante de ses yeux. Il eut tôt fait de rétablir la discipline et de remonter le moral de sa troupe, comme le prouva sa brillante conduite pendant la bataille de la Marne, conduite qui valut à son chef une flatteuse citation à l'ordre de l'armée, 27 sept. 1914.

Mais déjà le commandement d'une division ne donnait plus la mesure des capacités de Pétain. Le 26 octobre, il est mis à la tête du 33e corps d'armée et chargé de la défense du front d'Arras, sur le même terrain où, jadis, à la tête de son régiment, il avait si souvent manœuvré. Il devait y atteindre à la grande renommée par la victoire de Carency, 9-12 mai, remportée sur les allemands selon toutes les règles de l'art, victoire qui eût, peut-être, donné des résultats définitifs, si les autres corps d'armée engagés avaient suivi l'avance gagnée par le sien. On assure que les allemands effrayés commencèrent l'évacuation de la place de Lille. Le gouvernement voulut récompenser le 33e corps de sa bravoure par la magnifique citation suivante : " Corps cité pour avoir sous l'énergique conduite de son chef, le général Pétain, fait preuve, au cours de son attaque du 9 mai, d'une vigueur et d'un entraînement remarquables qui lui ont permis de gagner d'une haleine plus de trois kilomètres, de prendre à l'ennemi plus de 25 mitrailleuses, 6 canons, et de faire deux mille prisonniers.

Quant au commandant de cette troupe héroïque, on le plaça, 21 juin 1915, à la tête de la 2e armée. Il eut pour successeur au 33e corps son ami et son émule le général Fayolle.

Pétain était en repos dans un camp à l'arrière, lorsque dans la nuit du 26 février, un télégramme du général Castelnau le manda en toute hâte à Verdun.

L'histoire du siège de Verdun est trop connue pour que nous ayons à la raconter ici ; l'espace d'ailleurs, nous manquerait ; les indications suivantes devront suffire.

L'Allemagne, débarrassée pour le moment de la Russie, se résolut, à terminer la guerre dans la courant de l'année 1916. Dans ce but, elle réunit en face de Verdun une énorme armée de près d'un million d'hommes qui devait, d'abord, prendre la forteresse, puis rompre la ligne française et foncer droit sur Paris. Elle ne doutait pas que tout cédât sous le poids d'une telle masse, et elle voulut que le prince impérial recueillît la gloire de la victoire.

Lorsque tous les préparatifs de l'offensive furent achevés, le 21 janvier, le signal fut donné et l'attaque commença. Sous les coups de milliers de bouches à feu, les villages, les forts, les champs pilonnés furent rasés et devinrent méconnaissables. Les masses de l'infanterie progressèrent ensuite avec une violence irrésistible.

En quelques jours tout sembla perdu. Les Allemands, tapis dans les ruines de nos ouvrages avancés n'étaient plus qu'à sept kilomètres de Verdun. Déjà l'état-major général, pour préparer l'opinion à l'évacuation prochaine, faisait dire dans les journaux que les forteresses n'avaient plus actuellement aucune importance.

Sur les entrefaites, le chef d'état-major, le général Castelnau se présenta à Verdun pour examiner la situation. Quelques heures plus tard, son jugement était porté : il ne fallait à aucun prix abandonner la partie. C'est alors que le grand chef fit appel au général Pétain.

On raconte que, à peine arrivé, le nouveau gouverneur se mit par téléphone en rapport avec ses subordonnés. Un des généraux convoqués demanda : " Qui est à l'appareil ? — Moi, Pétain ; — Ah ! mon général, vous êtes ici ? — Je prends le commandement ce soir. — Vous prenez le commandement ? Alors tout ira bien."